

THÉÂTRE

Le Prospero dévoile sa prochaine saison

Le théâtre Prospero a levé le voile sur la composition de sa saison 2008-2009, lors d'un lancement réunissant abonnés du théâtre et artisans de la scène. Parmi les sept pièces présentées dans la salle principale du théâtre, on compte trois nouvelles productions du groupe La Veillée, qui amorcera sa 35^e saison théâtrale.

SYLVIE ST-JACQUES

La plus imposante des productions présentées la saison prochaine au Prospero sera vraisemblablement l'adaptation du roman *Cœur de chien* de Mikhaïl Boulgakov, dans une mise en scène de Gregory Hlady, avec entre autres Paul Ahmarani, Denis Gravereaux et Sacha Samar.

Téo Spsychalski, directeur artistique de La Veillée, signera quant à lui les mises en scène de *L'heure du lynx* (du Suédois Per Olov Enquist, présentée en novembre) et de *Blackbird* (de l'Écossais David Harrower, présentée en mai 2009), avec entre autres Marthe Turgeon, Gabriel Arcand et Catherine Anne-Toupin.

Le Théâtre de l'Instant ouvrira en septembre la saison

du Prospero, avec *Les combustibles* d'Amélie Nothomb dans une mise en scène d'André-Marie Coudou. Du 14 octobre au 1^{er} novembre, on découvrira *Eddy F. de pute* de Jérôme Robert, une production de Créations UNThéâtre réunissant des diplômés en théâtre de l'UQAM.

L'Opis séjournera en mars dans la grande salle du Prospero pour présenter *Réveillez-vous et chantez* de Clifford Odets, qui clôt le cycle états-uniens de la troupe.

Par la suite, le Prospero reçoit le Théâtre du Double signe et le Théâtre de la Rubrique qui, du 31 mars au 18 avril, présentent *Je ne pensais pas que ce serait sucré* de Catherine Cyr, dans une mise en scène de Patrick Quintal.

Du côté de la salle intime, la saison débute le 23 septembre avec *Trois histoires de mer*

du Théâtre TRESSS. Absolu théâtre suivra avec *Ailleurs*, un texte et une mise en scène de Serge Mandeville. À la fin de l'automne, on y verra *Et si je n'étais pas passée par là?*, une création de Philippe Cyr et Annick Gamache.

En janvier, la jeune comédienne Catherine Vidal dirigera Renaud Lacelle-Bourdon et Olivier Morin dans une adaptation du *Grand cahier* d'Agota Kristof.

Le collectif Fraction leur succédera avec *Ombilic*, un texte de Geneviève Bouchard mis en scène par Stéphanie Pelletier. La salle intime recevra ensuite le Théâtre de la femme et (...) qui présentera *Walk-in ou Se marcher dedans*, pour ensuite clore sa saison avec *Anatomicite*, de la compagnie Tsunami Théâtre.



THÉÂTRE

La mémoire et la mère

TROIS HISTOIRES

DE MER

l'œuvre de Mariana de Althaus.

Traduction de Francesca

Gosselin. Mise en scène

de Miguel Doucet.

À la salle intime du Théâtre

Prospero, jusqu'au 4 octobre.

MARIE LABRECQUE

Petite compagnie de la relève, le Théâtre TRESSS a le mérite de s'aventurer hors des sentiers battus en nous faisant découvrir une autrice du Pérou. Rare occurrence sur nos scènes! Le texte de Mariana de Althaus aborde toutefois des thématiques universelles: la relation mère-fille, la possibilité du pardon, le manque identitaire, la maternité. *Trois histoires de mer* pose entre autres cette question tabou: une mère doit-elle se sacrifier au bonheur de son enfant? Du théâtre psychologique, plutôt bavard et explicatif, mais teinté d'humour et de pointes d'onirisme.

La jeune Ananu (Sounia Balha) a appris de la bouche de sa mère agonisante que celle-ci avait eu puis abandonné, quelques années plus tard, deux filles avant elle. Elle réunit donc ses deux aînées dans la maison familiale afin de leur apprendre cette révélation, plutôt mal reçue. Au premier abord, les trois demisœurs se révèlent, bien entendu, à peu près aussi dissemblables que possible, d'allure — leurs costumes disent déjà tout — comme de personnalité. Chacune semble avoir développé sa propre façon de né-

gocier avec son sentiment d'abandon et de perte. La chic mais guindée Vania camoufle sa blessure sous une tonne de sarcasme et de cynisme; Josefina laisse voir une colère ouverte. Même la gentille cadette, tout en tentant une difficile réconciliation familiale, cache sa douleur. L'alcool aidant, elles laisseront peu à peu tomber les masques.

Comédienne d'abord, Mariana de Althaus a écrit des personnages typés, en général assez bien campés. La composition de Sounia Balha est sensible et naturelle. À l'opposé, Talia Hallmona s'offre un numéro plutôt divertissant avec sa Vania affectée, qui cultive l'attitude de celle que rien ne touche. Plutôt que dans la trop raide Josefina, Francesca Gosselin convainc davantage quand elle joue le fantôme maternel. Car cette mère qui a commis l'impensable, cette dépendante affective qui a abandonné successivement deux foyers pour suivre un homme, ne revit pas seulement à travers les discussions de ses filles.

Chacune des sœurs aura droit à une rencontre *post-mortem* avec la figure maternelle, incarnée à tour de rôle par l'une des comédiennes. Cet élément intéressant, qui introduit le fantastique dans un univers très réaliste, est toutefois amené avec plus ou moins d'adresse dans le spectacle, dirigé par le metteur en scène débutant Miguel Doucet. Pas facile, il faut l'admettre, de rendre le «réalisme magique» dans une petite production, avec peu de moyens...

Collaboratrice du Devoir

CULTURE

THÉÂTRE

Les hauts et les bas du milieu



MICHEL BÉLAÏR

C'est quand même un milieu étonnant que le monde des théâtres. Plus pointu que celui de la télévision ou du grand écran parce que plus «direct», moins populaire et la plupart du temps moins racoleur, c'est un secteur où l'on ne rencontre pas beaucoup de smokings et de Rolex au mètre carré, n'en déplaise au candidat conservateur de Calgary-Sud-Ouest...

C'est un milieu exigeant dans lequel il faut, souvent pendant de longues années, se «courir après la queue» en passant d'un studio ou d'un plateau à l'autre, à répétition. Un monde dans lequel on endosse constamment plusieurs vies à la fois, poussé tout au bout de ses propres limites par les exigences du personnage avec lequel on vit (ou celles du prochain) tout en essayant de s'inventer un semblant d'existence propre et de payer son loyer. Un monde de fous. Un monde de pauvres fous. Une jungle, on ne le dit peut-être pas assez, où ne parviennent à survivre que bien peu des jeunes fauves qui y débâchent chaque année, tout frais sortis des écoles...

Mais c'est aussi un monde exaltant parce qu'exalté; un monde limité où, par définition, on est prêt à tout remettre en question constamment. À faire des trucs qui ne se font pas. Toujours. Que l'on soit jeune ou moins jeune et vieux, même. À tout investir. À placer tout ce que l'on a et tout ce que l'on est dans le texte d'une dramaturge péruvienne que personne ne connaît, par exemple... comme vient de le faire chez Prospero pour notre plus grand bonheur une toute jeune compagnie dont on n'avait jamais entendu parler jusque-là. Et pourquoi tout cela? Hum? Pourquoi?

Pour rien.

Pour rien qui soit en lien direct avec la chute de l'indice Dow Jones, le pouvoir d'achat des Canadiens canadiens ou la hausse du prix du mazout quand le vent se lève l'hiver. Pour rien, comme le pensent les amis du monsieur du premier paragraphe. Pour rien d'autre que l'essentiel de ce qui s'agit en nous quand on se rend compte qu'on est toujours vivant et qu'il reste encore plein de choses à faire... Tsé.

Non. On se calme, mais n'empêche...

Cela n'arrive évidemment pas toutes les fois, mais quand ça arrive, il se passe sur une scène de théâtre des choses presque indescriptibles. Comme ces torrents d'émotions qui débordent soudain du texte, du personnage ou de la production dans son ensemble et qui vous éclaboussent jusqu'au cœur en vous laissant plus pleins ou plus légers, c'est selon, mais surtout plus humains. Ré-tsé. La scène est une interface éminemment puissante, un lieu d'infection virulent, une sorte d'étal aussi où l'on expose le vécu profond à la franche, grossi, amplifié, joué, pour que l'on en saisisse les plus infimes nuances de couleur. Le théâtre, c'est la vie, comme on dit dans les saloons albertains. Mais je m'égare encore...

On parlait plutôt des hauts et des bas de ce cher milieu, oui. En mouvement, toujours. En perpétuelle transformation, en incessantes remises en question, en reconstruction-rénovation permanente, en vagues successives de nouveaux visages, de nouveaux talents, de nouvelles démarches et de nouveaux regards. Le milieu en renouvellement constant bien au-delà des modes, des tendances et des images à pré-

server. Le milieu, quoi.

Eh bien, il faut croire que c'est lui, le milieu, qui aura réussi à sonner le réveil alors qu'une sorte de mauvais rêve déguisé en armée de bottes de cow-boys menaçait de saccager les très fragiles acquis des dernières années. Ouffffffff. Tout le monde s'est réveillé tout à coup; le moindre porte-parole du moindre truc non conservateur s'est mis à protester et à pousser les hauts cris dans tous les micros. Et que vous ne toucherez pas à notre culture, Monsieur Chose, bas les pattes! Et que non, bien sûr, j'aime beaucoup la culture et que le programme des nouveaux médias n'est pas vraiment aboli, juste un peu; même que ma propre fille joue du piano et que mon gouvernement va vous allouer 50 \$ pour que la vôtre puisse faire la même chose... Ce n'est pas que la panique souffle encore sur Calgary, mais disons que certains points sont réapparus sur quelques-uns. Yeah!

Mais tout n'est pas gagné, loin de là. Voilà que l'extracte s'achève. Le rideau se lève et le vilain est là qui prépare sa vengeance. Acte II...

En vrac

■ À compter de vendredi (et en avant-première dès ce soir), le Centaur propose le très attendu *Scorched*, une production du célèbre Tarragon Theatre de Toronto. La pièce s'est vu remettre le Dora Mavor Moore Award de la meilleure nouvelle production en 2007 pendant que Richard Rose recevait le prix de la meilleure mise en scène. Le critique du *Globe and Mail* Kelly Nesruck écrivait que «ce texte hallucinant est probablement la meilleure pièce de théâtre jamais produite en ce pays», et l'ancienne gouverneure générale Adrienne Clarkson disait que l'on en sort en ne voulant plus se contenter de vivre une vie ordinaire. Ils ont bien raison. Reste à voir ce que Linda Gaboriau a réussi à inscrire dans sa traduction anglaise du terrible et fascinant *Incendies* de Wajdi Mouawad. On se renseigne à ☎ 514 288-3161 ou encore en visitant le site www.centaurtheatre.com

■ La LNI organise un Sorunet des Lignes d'Improvisation les 15 et 16 octobre prochains au Cabaret du Capitole de Québec dans le cadre du XIIe Sommet de la Francophonie qui se tiendra, on le sait, dans la Vieille Capitale pour raison de 400\$. Le communiqué envoyé aux journaux précise que «le projet est réalisé avec le soutien du Secrétariat du XIIe Sommet de la Francophonie, de l'Organisation internationale de la francophonie et de Patrimoine canadien» (eh ben!). Créé en 1977, ce jeu théâtral parodiant le hockey sur glace est maintenant joué un peu partout au Québec, dans les communautés francophones canadiennes, en Europe (France, Belgique, Suisse, Luxembourg, Espagne, Italie, République tchèque, Roumanie, Norvège) en Afrique (Maroc, Gabon, Congo, Sénégal, Bénin), en Amérique centrale (Haïti, Mexique, Guadeloupe) et jusqu'en Amérique du Sud (Colombie, Équateur, Pérou, Brésil, Uruguay, Chili, Argentine). Yvan Ponton lui-même sera de la partie. On réserve ou l'on se renseigne à la billetterie du Capitole de Québec au ☎ 418 694 4444.

■ C'est avec «une vraie fausse course à la chefferie» proposée par la compagnie du Vaisseau d'Or que prendrait fin le week-end dernier la huitième édition du FAT devenu depuis peu «Festival de théâtre à L'Assomption». Plusieurs des spectacles qui prendront l'affiche un peu partout dans les semaines à venir étaient inscrits à la programmation, ce qui explique que, malgré un bête problème de circulation d'air au Théâtre Hector-Charland, le festival a connu une hausse de 20 % de ses spectateurs par rapport à l'an dernier. *Alleluia!*

Premier choc péruvien

Le Prospero propose un texte dérangeant de la dramaturge

MICHEL BÉLAIR

Ils sont jeunes comme on se souvient tous, toujours, jamais plus, de l'avoir été, et c'est leur première entrevue. Elle, Sounia Balha, sort à peine de l'École nationale; lui, Miguel Doucet, bleuet déraciné, y est passé aussi et s'adonne depuis à la mise en scène. Ils font partie du Théâtre Tresss qu'ils ont fondé avec leurs deux comparses Francesca Gosselin et Talia Hallmona pour monter ces *Trois Histoires de mer* de Mariana de Althaus qui prennent l'affiche mardi dans la salle intime du Prospero. Bien. Mais pourquoi les rencontrer, eux? Pourquoi parler de cette production plutôt que d'une autre?

L'universel et le particulier

D'abord, parce que! Ensuite parce qu'ils sont jeunes et beaux et qu'il faut parler de la relève dès qu'elle se manifeste. Mais surtout parce qu'ils arrivent avec une proposition originale: l'œuvre riche, complexe et engagée d'une dramaturge péruvienne. Vous en connaissez beaucoup, vous?

Pourtant, le Théâtre Tresss en est déjà à sa deuxième pièce de Mariana de Althaus en un peu plus d'un an; en juillet 2008, la compagnie proposait *Bruit* à l'Espace La Risée, une petite salle de la rue Bélanger. Dans les deux cas, c'est Francesca Gosselin qui a signé la traduction; née d'une mère péruvienne et d'un père québécois, elle est sortie de l'École supérieure de théâtre de l'UQAM il y a quelques années. Sa carrière commence à prendre un tournant différent depuis qu'elle s'intéresse à ses racines péruviennes et qu'elle est entrée en contact avec Mariana de Althaus. Ici, grâce au mandat que s'est donné le Prospero de faire connaître les dramaturgies émergentes dont on n'entend presque jamais parler ailleurs, d'où qu'elles viennent, l'entreprise risque d'avoir un écho encore plus large. Yeah!

Miguel Doucet explique d'abord qu'Althaus est plus connue comme comédienne et metteuse en scène que comme auteure dramatique. Pourtant, ses pièces ont été jouées jusqu'en Espagne et en France, en version espagnole toujours. Une relation privilégiée s'est rapidement créée entre l'auteure et la petite com-



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Sounia Balha et Miguel Doucet présentent une œuvre riche, complexe et engagée écrite par Mariana de Althaus.

pagnie puisqu'elle est la seule jusqu'ici à avoir monté ses pièces en français. Ce qui a séduit Doucet comme tous les membres de l'équipe, c'est que les *Trois Histoires de mer* parlent du rapport mère-fille, un thème universel qui prend une coloration bien particulière au Pérou à cause du nombre effarant d'enfants abandonnés que l'on y trouve.

«L'histoire est assez simple, racontent-ils tous les deux en prenant la parole à tour de rôle. On est dans une maison sur le bord de la mer où se rencontrent pour la première fois trois femmes qui ne se connaissent pas. On apprendra assez vite que Joséfina, Vania et Ananu sont en fait les trois filles d'une même mère qui les a abandonnées. Dans cette maison, chacune avec sa forte personnalité, avec ses différences bien ancrées aussi, elles vont tenter de se construire un héritage commun.» Pas évident, direz-vous peut-être...

Comme le souligne Sounia Balha dans son accent bien montréalais, les trois comédiennes se sont permis de plonger dans leur propre relation avec leur mère pour construire leur personnage. Et comme elles sont toutes les trois d'origines disons «multiples», c'est une autre belle façon de souligner l'universalité du thème et ses applications bien particulières selon les cultures.

C'est elle encore ou peut-être Miguel Doucet qui abordera le «réalisme magique» de Mariana de Althaus qui semble rappeler les meilleurs moments des *Cent ans de solitude* de Garcia Marquez. On verra peut-être là des fantômes plus vivants que les vivants qui sait... «Le moins que l'on puisse dire, c'est que c'est intéressant pour le metteur en scène, reprend Doucet. On ne verra que les trois sœurs sur scène, mais pourtant chacune d'elle rencontrera sa mère... qui sera jouée, intégrée faudrait-il probablement dire, par chacune des filles. C'est un show écrit par une comédienne pour des comédiennes, et sa structure en abyme est fort intéressante parce qu'elle permet d'explorer des territoires très riches illustrant bien la force de l'écriture de Mariana de Althaus.»

Si l'avis vous intéresse, sachez que l'on pourra en apprendre un peu plus sur la vie et l'œuvre de ladite Mariana de Althaus le 27 septembre à l'École nationale dans le cadre des Portes ouvertes organisées pour les Journées de la culture. Le Théâtre Tresss offrira là un bout de lecture de *Bruit* et jouera même un extrait de *Trois Histoires de mer*. On se renseigne à l'École, et on se donne rendez-vous au Prospero...

http://www.lequatrieme.com/2008_09_01_archive.html

Trois histoires de mer - Théâtre Tresss Par Yves Rousseau

Dans « *Trois Histoires de Mer* » Mariana de Althaus explore un troublant espace d'intimité entre trois demi-soeurs, abandonnées successivement en petite enfance par leur mère commune. À la mort de cette dernière, toutes se rencontrent pour la première fois dans la villa sur mer laissée en héritage.

Voilà la mer. Et la mère. Fusion : d'êtres, de lieux. Et de blessures. Le lien fondamental, le cordon primitif, la seule forme d'amour inconditionnel? Brisé. Brûlure profonde. Trois âmes cicatricielles, trois demi-sœurs, adultes. Qui ni ne se connaissent, ni ne savent de sœurs avoir.

Rive océane. Villa, isolée par de labyrinthiques sentiers : l'héritage de la défunte, qui expia ultimement en confessant l'existence de cette fratrie sororale. Convocations, les voilà. Huit-clos, le temps d'une soirée, d'une nuit...



Crédit: Marlène Gélinau Payette
L'improbable rencontre

Le passé mis en exergue, trituré par ces souvenirs, albums de photos, vestiges et... par cet alcool coulant à flot. L'air salin chauffe les plaies. Maintes fois le désir d'évitement, partir, se défilier, mais quelque chose retient. L'esprit maternel torturé plane, en espoir de pardon, de réparation, sous l'intemporel, triste et lancinant ostinato des vagues aux scintillants reflets bleutés. Ainsi, à partir d'un réalisme situationnel, le choc! de la rencontre s'éclatera de dérives fantastiques où chacune, possédée, donnera voix à la disparue. On en frissonne.

Et quel choc! Trois êtres totalement différents. À chacune sa recette de vie, sa façon de s'étourdir, de noyer l'insupportable outrage de l'abandon et cette cuisante solitude existentielle. La cadette, Ananu sculpteur et céramiste, vêtue comme une femme de ménage, qui se découvre plutôt d'un monde de féminité, humble, lunaire, vulnérable et délicate boule d'espoir néanmoins résolue dans sa quête de réunion sororale : oui vivre ensemble, partager cette villa, ou chacune y a vécue, séparément, successivement, un petit bout d'enfance (une sensible composition toute en suggestion et retenue par Sounia Balha). Puis Vania, chic rombières en petite robe noire style Chanel, tonitruante bourgeoise viveuse, chromée et avinée évoluant dans l'univers des galeries d'art, se dissociant et déconstruisant

tout ce qui pourrait la toucher par un paravent de persiflages aux maniérismes snobinards et affectés, et surtout par un véritable tir de barrage d'humour cynique, décapant : une composition truculente et juteuse, un peu à la Zsa Zsa Gabor (comme personnage...) par Thalia Hallmona, le public craque et s'esclaffe de cet humour de dérision particulier. Puis, plus tard, l'ainée Josefina, ascétique, d'une hystérie étouffée par son côté obsessionnel, vieille fille rigide, catatonique, carriériste, la belle fuite dans l'activisme désincarné abruptement interrompue par une restructuration corporative: mise à pied, jetée, désœuvrée, fauchée, sans bouclier occupationnel face au vide de sa propre détresse, une généreuse prestation de Francesca Gosselin, doublée d'une convaincante métamorphose, avec vêtue terne et grise, maquillage et coiffure courte en flip central (on ne recule devant rien pour incarner) lui donnant l'apparence d'une défroquée quasi schizophrénique.



Crédit: Marlène Gélinau Payette

L'ainée et la cadette, une inconfortable proximité

Tout cela avec ce mélange à contretemps, avec cet humour typiquement sud-américain, acide, d'une bonhomie presque fataliste et ironique, livré en contretemps avec un drame profond et humain se cristallisant ultimement par les vibrants et quintessenciels passages fantastiques, surréels. L'écriture, comme une lancinante série de charge et retraits, comme les vagues découvrant petit à petit de son sable une pierre de vérité, celle d'âmes, communales, sororales, d'une finesse tout en dédale, éminemment, féminine, d'une poésie dépouillée, sur les sentiers intriqués des complexes relations mères-filles et de la transmission.



Crédit: Marlène Gélinau Payette

Les masques tombent

La principale force de la pièce, déjà en cette phase précoce des représentations, me semble découler d'un solide travail de recherche, de références, de résonances se traduisant par un rendu assez incarné, un travail de direction de jeu certainement très correct, particulièrement pour une première mise en scène.

L'aria quasi lacrymale de la cadette dans une valse de persuasion face à ses sœurs, pourraient être légèrement, à mon humble avis, plus sentis, coulante, incarnée. De plus, si l'implication, l'utilisation de l'espace scénographique centre-scène et côté jardin, avec le

pseudo Récamier, la commode, le bar et la sculpture des trois sœurs, est optimal, il m'a semblé parfois procéder d'une métaphore légèrement moins intégrée avec l'évocation d'habitation en arrière-scène et ce bac de sable (le chemin vers la mer mère), côté cour. Enfin, de petits détails, normaux à cette étape avec une pièce qui reste éminemment touchante et agréable.

Les émotions sont promenées en paradoxaux mouvements de montagne russe, avec le rire surfant sur les surréelles vagues de la mort et de la vie, sous le vent impétueux de tous ces liens fondamentaux qui nous y rattachent.

Certainement un bon moment de théâtre.

Une production de la compagnie de théâtre Tresss

Tres historia del mar, un texte original de Mariana de Althaus

Traduction Francesca Gosselin

Mise en scène Miguel Doucet

Avec Sounia Balha, Francesca Gosselin et Talia Hallmona

Scénographie de Xavier Charbonneau Gravel
Conception des éclairages et régie par Catherine Fasquelle

Du 23 septembre au 4 octobre 2008
Théâtre Prospero — Billetterie au (514) 526-6582



Du 23 septembre au 4 octobre 2008, mardi au sam., 20h15, merc. 19h15

Trois histoires de mer

Texte de Mariana de Althaus

Traduction Francesca Gosselin

Mise en scène Miguel Doucet

Avec Sounia Balha, Francesca Gosselin et Talia Hallmona

Si on vous annonçait l'existence d'une soeur ou même de deux, quelle serait votre réaction? Suite à la demande de sa mère, morte d'un cancer, Ananu, artiste en arts visuels, contacte ses deux demies soeurs aînées pour la première fois. Cette rencontre se fait dans une maison au bord de la mer, où chacune des jeunes femmes y ont vécu à tour de rôle une partie de leur enfance. Ananu propose à ses soeurs de vivre avec elle, mais ne pouvant réparer le lien familial qui s'est brisé, elle se heurte au sarcasme de Vania, à la rigidité de Joséfina et à ses propres démons intérieurs.

Trois histoires de mer dépeint la dure réalité de trois jeunes femmes abandonnées par leur mère et qui tentent, tant bien que mal, de se reconstruire dans cette maison, héritage du passé.

Création du Théâtre Tress

Prospero (salle intime)

1371, rue Ontario est

Billetterie : (514) 526-6582

Critique MonThéâtre.qc.ca

par Mélanie Viau

La vocation première du jeune théâtre TRESSS de faire vibrer des voix pluriethniques sur les scènes de notre Montréal cosmopolite fait preuve d'un réel engagement social méritant l'intérêt. L'inscription artistique d'appartenances multiples, l'exploration d'un imaginaire diasporique et le questionnement sur la perte des repères fondamentaux s'inscrivent dans une démarche visant le rassemblement et l'acceptation de l'altérité, démarche qu'ils ont tentée en présentant, pour la toute première fois en français, la pièce *Trois histoires de mer* de la Péruvienne Mariana de Althaus. De la prise de contact avec cette auteure méconnue en Amérique jusqu'à la matérialisation scénique de son univers, le voyage fut long et significatif. En effet, en 2007, la comédienne Francesca Gosselin (d'origine péruvienne, on lui doit également la traduction de l'oeuvre) signa la mise en lecture du texte, célébrant du même coup le baptême de la compagnie. Jeune compagnie, redisons-le, mais travaillante et dévouée comme le sont les compagnies roulant depuis longtemps. Jeune, avec encore un million de choses à découvrir sur la route.

C'est une histoire presque banale de trois sœurs dans un huis clos rappelant les fantômes endormis comme on en a vu bien d'autres au théâtre, mais ici, l'exotisme du lieu labyrinthique en bordure de la mer suffit à en assurer la couleur singulière. Le travail du duo de concepteur-créateur formé par Xavier Charbonneau Gravel (scénographie) et Catherine Fasquelle (éclairages et ambiance sonore) installe le récit dans une atmosphère à la fois réaliste et symbolique, dans laquelle la nature environnante et l'intérieur de la maison deviennent à la fois menaces et rêves, traces indélébiles de la mémoire maternelle. Et dans ce décor, les comédiennes sont maîtres. La confiance accrue que Miguel Doucet porte en l'espace scénique, lui qui en est à sa première mise en scène professionnelle, lui permet de s'effacer avec humilité, laissant les personnages se révéler

selon la lecture qu'il a faite du texte. Mais malgré sa très forte cohérence, on demeure beaucoup dans l'illustration, et on peine à sentir une prise de parole personnelle se dégager de l'ensemble. Au service du texte, il faut savoir ne pas perdre sa propre voix.

Cette voix du texte, c'est la voix qui modèle la composition très soignée des comédiennes, mais aussi celle qui les enferme dans une lecture assez unique des personnages. Leader du rythme et des dynamismes de conflit, Talia Hallmona marque, par sa présence très forte et sa rigueur technique, les grandes lignes directrices du récit avec une Vania tout en sarcasmes et en humour désopilant, une Vania croulante dans l'alcool pour favoriser l'évasion. Sounia Balha, pour sa part, fait preuve d'une souplesse remarquable, laissant voir les variations sensibles et les modulations caractérielles d'Ananu, la sage, la douce, l'artiste, pour en faire un personnage central d'une candeur ultra charmante. Le personnage de Josefina, campé par Francesca Gosselin, rigide et placide, soulève davantage le questionnement quant à ses motivations et sa position au cœur du trio. Son manque de texture et son effacement seraient-ils un gage du texte dramatique ? Et ces passages où la magie de l'incarnation maternelle devient matière à de véritables moments de création pour des interprètes, on en aurait voulu plus, pour leur transcendance et leur potentiel théâtral. Des moments où l'on a envie que cet exotisme péruvien se manifeste dans toute sa splendeur, sa chaleur, où l'on a envie de sentir le vent du large autrement que par un regard traversant vaguement la *bay-window*.

Souhaitons que TRESSS reste fidèle à son mandat et qu'il poursuive son voyage vers de nouveaux horizons en restant ouvert à l'enchantement, ouvert à nous faire connaître cet Autre qui nous ressemble.

03-10-2008

THÉÂTRE

Le Prospero dévoile sa prochaine saison

Le théâtre Prospero a levé le voile sur la composition de sa saison 2008-2009, lors d'un lancement réunissant abonnés du théâtre et artisans de la scène. Parmi les sept pièces présentées dans la salle principale du théâtre, on compte trois nouvelles productions du groupe La Veillée, qui amorcera sa 35^e saison théâtrale.

SYLVIE ST-JACQUES

La plus imposante des productions présentées la saison prochaine au Prospero sera vraisemblablement l'adaptation du roman *Cœur de chien* de Mikhaïl Boulgakov, dans une mise en scène de Gregory Hlady, avec entre autres Paul Ahmarani, Denis Gravereaux et Sacha Samar.

Téo Spsychalski, directeur artistique de La Veillée, signera quant à lui les mises en scène de *L'heure du lynx* (du Suédois Per Olov Enquist, présentée en novembre) et de *Blackbird* (de l'Écossais David Harrower, présentée en mai 2009), avec entre autres Marthe Turgeon, Gabriel Arcand et Catherine Anne-Toupin.

Le Théâtre de l'Instant ouvrira en septembre la saison

du Prospero, avec *Les combustibles* d'Amélie Nothomb dans une mise en scène d'André-Marie Coudou. Du 14 octobre au 1^{er} novembre, on découvrira *Eddy F. député* de Jérôme Robert, une production de Créations UNThéâtre réunissant des diplômés en théâtre de l'UQAM.

L'Opis séjournera en mars dans la grande salle du Prospero pour présenter *Réveillez-vous et chantez* de Clifford Odets, qui clôt le cycle états-uniens de la troupe.

Par la suite, le Prospero reçoit le Théâtre du Double signe et le Théâtre de la Rubrique qui, du 31 mars au 18 avril, présentent *Je ne pensais pas que ce serait sucré* de Catherine Cyr, dans une mise en scène de Patrick Quintal.

Du côté de la salle intime, la saison débute le 23 septembre avec *Trois histoires de mer*

du Théâtre TRESSS. Absolu théâtre suivra avec *Ailleurs*, un texte et une mise en scène de Serge Mandeville. À la fin de l'automne, on y verra *Et si je n'étais pas passée par là?*, une création de Philippe Cyr et Annick Gamache.

En janvier, la jeune comédienne Catherine Vidal dirigera Renaud Lacelle-Bourdon et Olivier Morin dans une adaptation du *Grand cahier* d'Agota Kristof.

Le collectif Fraction leur succédera avec *Ombilic*, un texte de Geneviève Bouchard mis en scène par Stéphanie Pelletier. La salle intime recevra ensuite le Théâtre de la femme et (...) qui présentera *Walk-in ou Se marcher dedans*, pour ensuite clore sa saison avec *Anatomicite*, de la compagnie Tsunami Théâtre.



LES TROIS SŒURS

Avec **Trois histoires de mer**, le Théâtre Tresss ose, avec peu d'originalité mais un professionnalisme certain, une première production.

★★1/2

CHRISTIAN SAINT-PIERRE /

Enveis le naissant Théâtre Tresss, le metteur en scène **Miguel Doucet** et les comédiennes **Sounia Balha**, **Francesca Gosselin** et **Talia Hallmona**, tous fraîchement diplômés, nous n'avions pas d'attentes particulières. Envers *Trois histoires de mer*, une pièce de la jeune dramaturge péruvienne **Mariana de Althaus** jouée depuis 2003 au Pérou, en Argentine, au Chili, en Espagne et maintenant, pour la première fois, au Québec, nos attentes étaient, il faut l'avouer, bien plus grandes.

En somme, il s'avère, et c'est bien dommage, que la pièce n'est pas digne de l'intérêt qu'on lui porte. On se demande même ce qui a pu motiver la comédienne Francesca Gosselin à la traduire. Le drame est psychologique, intime et pas du tout collectif, il ne nous révèle rien ou alors bien peu de choses sur l'un ou l'autre des enjeux de la société péruvienne actuelle.

L'œuvre, un huis clos, s'articule autour des retrouvailles bien banales de trois sœurs, des femmes archétypales (la naïve, la séductrice et la frustrée) qui sont nées de pères différents. Le drame

de la première: ne pas avoir su plus tôt qu'elle avait deux sœurs. Le drame des deux autres: que leur mère ait choisi, pour assouvir ses passions, de les abandonner. Sur le même thème mais avec tellement plus de subtilités, Marie Laberge a écrit *Oublier* et Michel Marc Bouchard, *Les muses orphelines*. Sachant cela, fallait-il vraiment traduire et mettre en scène ces *Trois histoires de mer*?

Cela dit, la production est d'un professionnalisme remarquable pour un premier effort. Dans une scénographie toute simple – un décor de **Xavier Charbonneau Gravel** et des éclairages de **Catherine Fasquelle** – mais qui évoque efficacement la vieille maison en bord de mer, les trois comédiennes sont généralement sensibles et engagées, mais ont aussi tendance à caricaturer des personnages qui sont déjà tracés à gros traits. Comme si la direction d'acteur n'était pas tout à fait ajustée à une salle aussi petite.

En contrepartie, il y a des moments où l'excès, les affrontements et la rancœur, laissent place au réalisme magique, cet onirisme si cher aux écrivains latino-américains. C'est alors

que la mère prend chair, apparaît pour confronter ses trois filles à leurs propres contradictions ou alors pour les apaiser. Malheureusement, ces moments de poésie, trop brefs et trop rares, ne suffisent pas à justifier le voyage. |

Jusqu'au 4 octobre
Dans la Salle intime
du Théâtre Prospero
Voir calendrier Théâtre



L'œuvre s'articule autour des retrouvailles bien banales de trois sœurs, des femmes archétypales qui sont nées de pères différents.

photo Marlène Gélinau Payette